

Idées : la grande lessive

LE POINT | 11.09.1978 | Pierre Billard

Notre époque confuse, notre société convulsive marchent, paraît-il, au tombeau. Nous vivrions (on nous le chante de toutes parts) les derniers feux de la décadence... Possible. Mais si, au contraire, nous vivions l'aurore de temps nouveaux, le début du début d'une nouvelle aventure de la pensée humaine ? Le moment où l'humanité, souillée des discours, théories, mensonges, crimes, guerres, tyrannies, génocides engendrés par trois mille ans de culte de l'homme et trois cents ans de culte de la raison, entreprend de faire table rase de ses errements pour reconstruire son discours et remodeler sa pensée ?

Ce n'est pas assuré. Mais ce qui est certain, c'est qu'en France les idées craquent, les idéologies explosent, la chasse aux maîtres à penser est ouverte, les cloisons intellectuelles s'effondrent, l'idéologie dominante se transforme, les intellectuels de gauche perdent leur monopole sans que ceux de droite le récupèrent. Une grande remise en question, une grande lessive, le « *grand chambardement* » annoncé par le chanteur Guy Béart transforment le paysage des idées, des arts, des mœurs. Valéry Giscard d'Estaing disait récemment à un visiteur : « *Nous assistons à un extraordinaire effondrement d'idées reçues.* » Convulsions de l'agonie ou du renouveau ? C'est à voir...

Au départ, un constat : la gauche perd parmi l'intelligentsia sa fonction d'idéologie dominante. On a soulevé le lourd couvercle de la marmite marxo-socio-freudienne. On respire enfin dans les jardins de la pensée. Il faut dire qu'elle en a avalé, des couleuvres, l'intelligentsia de gauche, depuis vingt ans ! Elle a vu l'écrivain soviétique Soljenitsyne devenir le Dante du Goulag et les crimes de Staline échapper aux modérations du rapport Khrouchtchev pour apparaître comme le moteur d'un système, d'un régime, d'un État.

Elle a vu — tout le monde a vu — les guerres de libération anticolonialistes déboucher sur les luttes tribales, l'empire fou d'Amin Dada, le génocide du Cambodge, l'asservissement du Vietnam du Sud. Elle a vu les tanks russes à Prague écraser le Printemps et Castro devenir le « flic » de Brejnev. Elle a vu un Allende liquidé à Santiago et Franco tué non par la lutte des masses mais par la maladie de Parkinson. Elle a vu sans cesse surgir de nouveaux tailleurs pour les habits neufs du président Mao et pour ceux de sa momie ; elle a admiré une révolution culturelle qui fit régresser Pékin jusqu'au gouffre, et elle regarde aujourd'hui la Chine, redevenue l'Empire du Milieu, voler au secours du chah d'Iran et traiter avec Tokyo en attendant Formose.

Le fiasco de l'espérance

Dans le même temps, elle a vu le paradis du socialisme suédois révoqué par ses électeurs, et l'eurocommunisme se fabriquer des compromis historiques à idéologie variable. Elle a vu les droits de l'homme célébrés à Helsinki et bafoués par les tribunaux et les asiles de toutes les Russies. Et des dissidents de tout bord dénoncer dans le socialisme un « *rêve de cristal* » (Boukovsky). En France même, le rêve de mai 68 n'a laissé que des fleurs ambiguës et des cicatrices. Et l'Union de la gauche — ce moteur et ce masque — s'est dissoute dans la trahison à la veille d'une échéance électorale capitale.

Comment n'aurait-elle pas changé, la gauche, sous cette avalanche de démentis à son credo ? Et comment son intelligentsia conserverait-elle sa position dominante, contrainte qu'elle est à une révision de ses principes et de son action ? Les livres, les films, tous les produits culturels marquent le virage. Les devantures des librairies s'emplissent de souvenirs d'hommes veufs de l'histoire ou orphelins de leurs rêves, qui pleurent, enragent ou ricanent sur le fiasco de leur espérance. Aux « *enfants de Marx et de Coca-Cola* » dont parlait le cinéaste Jean-Luc Godard avant mai 68, ont succédé les enfants « *aventureux et désenchantés d'André Malraux et de Drieu La Rochelle* » qu'évoque Dominique Desanti à propos du livre de Jean-Claude Guilbert Ils ont tué tous les héros. Par où commencer pour décrire, troublés dans leur confort, « les intellectuels en chaise longue » dont nous parlait Georges Sufferet ? Le meilleur moyen est d'aller voir un peu du côté de Freud, Marx, Sartre ou Mao comment résistent ou s'écroulent les vieilles idoles.

Les fils de Freud sont fatigués

Freud, justement, sera le héros d'un roman de la rentrée. Dans *Bildoungue*, de Catherine Clément, nous assisterons aux aventures à la Zazie du brave Sigmund. Auteur déjà des *Fils de Freud sont fatigués*, Catherine Clément est un bon exemple de ce nouveau type d'intellectuels de gauche jaillis de leur chaise longue. Agrégée de philosophie, communiste, animatrice des pages culturelles du *Matin*, elle ressent, à 40 ans, l'oppression des clichés culturels français. « *Nous en sommes au moment, dit-elle, où l'on s'est rendu compte que la Révolution française était devenue la Terreur. Épris de liberté, Beethoven et les romantiques allemands s'en sont alors*

détournés... » Contre la terreur (intellectuelle), Catherine Clément a choisi une arme bien significative : l'ironie, la dérision. « *Plus de références, plus de jargon !* », supplie-t-elle.

Freud, bien sûr, affronte des ennemis plus radicaux. Dans sa *Lettre ouverte aux parents des petits écoliers*, Pierre Debray-Ritzen poursuit son combat contre la scolastique freudienne en s'appuyant sur l'expérience de son laboratoire des Enfants Malades. Son appel angoissé à une vision plus expérimentale et biologique que théoricienne et psychique résonne avec une tragique conviction. Notre médecine n'est-elle pas parfois, elle aussi, victime de la mode ? L'alarme est sonnée. Du côté de Sartre... il n'y a rien à dire. Vous le savez sans doute : Sartre est mort un dimanche de mai dernier, assassiné par un enfant. C'est ce que nous a conté avec talent Jean-Pierre Enard dans son joli roman à succès *Le dernier dimanche de Sartre* : il arrive que les mythes meurent plus vite que les hommes.

Marx aussi serait mort, si l'on en croit le livre de Jean-Marie Benoist, tout de même en avance sur l'événement : c'est peu de dire que le cadavre de Marx bouge encore... Marx reste un philosophe considérable. Mais ceux qui parlent pour lui ne peuvent plus, comme ils l'ont fait si longtemps, « dire la loi » et canaliser la pensée. Une scolastique s'est effondrée, aussi raide que celle d'Aristote au Moyen Age. C'est cette petite révolution de l'intelligence, cette notable victoire de la liberté qu'a annoncées le tintamarre de ces trente derniers mois autour des « nouveaux philosophes ».

Le marxisme ne sera plus jamais comme avant. Et pas seulement le marxisme en tant que philosophie : quand Bernard-Henri Lévy dénonce dans le socialisme une « barbarie à visage humain » ou qu'André Glucksmann lui reproche d'avoir donné le pouvoir non à la cuisinière, comme le voulait Lénine, mais aux assassins (*La cuisinière et le mangeur d'hommes*), ils abattent la superbe de tous ceux qui donnaient le ton à l'histoire au nom du modèle qu'ils croyaient détenir.

La révolution n'est plus ce qu'elle était

De cette mise en question des dogmes tabous, le journaliste Jean Daniel donne une vigoureuse illustration dans son éditorial de rentrée de l'hebdomadaire de gauche le *Nouvel Observateur*. Il dénonce le respect empaillé des vaches sacrées, refuse de proclamer « *que l'Union de la gauche resplendit, éternelle et immuable, tels les archétypes platoniciens ou la substance cartésienne* », constate « *le grand lessivage* » intellectuel et recommande à la gauche « *d'emprunter ces étapes réformistes dont l'enchaînement constitue... une social-démocratie* ». Ainsi ce mot obscène qui fait frémir les vitres du bel immeuble de la place du Colonel-Fabien d'où le P.C. lance ses excommunications majeures est prononcé, écrit, sans que la terre tremble. Cette social-démocratie, chargée de tous les péchés, honnie, déshonorée, est soudain proposée comme modèle à la gauche française : c'est déjà une révolution.

Cette révolution culturelle, on en trouve d'autres signes pittoresques. Au cinéma, Jean-Luc Godard, qui annonce toujours le vent avec le génie d'un précurseur ou la précision d'une girouette, met fin à ses dix années de cinéma éducatif et militant : il prépare un film de fiction avec Vittorio Gassman, consacré à Bugsy Siegel, un mafioso qui, dans les années trente, contrôla Hollywood, puis fit de Las Vegas ce qu'elle est devenue. C'est une façon comme une autre de tirer la leçon d'un échec. Sur un autre plan, le cinéaste Chris Marker a fait le bilan des espérances mortes dans un film de montage — *Le fond de l'air est rouge* — dont les deux parties (avant 68, après 68) s'appelaient à juste titre « Les mains fragiles » et « Les mains brisées » : pour lui aussi, comme pour le philosophe marxiste Henri Lefebvre (qui intitule ainsi son dernier livre) : *La Révolution n'est plus ce qu'elle était*. Lorsque, dans *Les routes du Sud*, Yves Montand, interprétant un vieux communiste espagnol, dit : « *Nous avons perdu nos certitudes, mais nous avons gardé nos illusions* », il exprime l'état d'esprit de la gauche il y a deux ans : l'idéologie vacillait, mais on se cramponnait à l'espérance. Voici venue l'heure de la lucidité.

Ou du repli — fût-il provisoire. Ils ne manquent pas, les signes de désengagement ! « Jamais, depuis trente ans que j'enseigne, écrit, parmi bien d'autres, un professeur de Rennes au journaliste du *Monde* Pierre Viansson-Ponté, *je n'ai connu une génération aussi complètement dépolitisée.* » A la tête de l'Agora d'Evry, Emile Herlic, un ancien compagnon de théâtre de Jean Dasté, recommande — conseil inouï — « *de penser à la satisfaction immédiate de la population* »... Autre pionnier de la décentralisation, Philippe Tiry, qui a ouvert la Maison de la culture d'Amiens et dirige aujourd'hui l'Office national de diffusion artistique, cherche « *à relancer le marché* ». Nous sommes loin des accents messianiques du vieux discours culturel qui proposait comme méthode « la conquête du non-public » et comme but de « changer la vie » : la modestie est venue avec le temps. La très contestataire chanteuse Catherine Ribeiro vient d'enregistrer douze chansons d'Edith Piaf. Le réalisateur Stelio Lorenzi, à qui l'on doit *L'affaire Rosenberg*, *L'affaire Dreyfus*, prépare pour la télévision *Les mystères de Paris*. Au Palais des sports, où Robert Hossein monta *Le cuirassé Potemkine*, il nous proposera la semaine prochaine *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo. On vous le disait bien que la révolution n'est plus ce qu'elle était...

Le « putsch » de la droite

Si la pensée de gauche s'affaiblit, n'est-ce pas tout naturellement que la pensée de droite se renforce et prépare d'éclatantes revanches? Assurément. *Charlie Hebdo* ne s'y est pas trompé qui annonce dans son dernier numéro un pseudo « *putsch* » de droite. Ses collaborateurs ont consulté avec désolation les collections d'hiver que nous préparons nos couturiers. Adieu, les robes gitanes, les saris, les oripeaux, les tee-shirts, le n'importe quoi qui vous habillait librement n'importe comment ! Voici revenues les modes strictes et obligatoires, carrures accentuées, ligne droite, style officier ou style vamp, en fourrures ou en escarpins, dans un conformisme sérieusement contrôlé. « *La haute couture veut à nouveau imposer sa dictature de fer, tempête Cavanna. Fini la rigolade, fini le Grand Magic-Circus... la droite a gagné !* »

L'outrance et l'humour n'empêchent pas *Charlie Hebdo* d'être souvent perspicace. Sur le plan des modes et des usages, on assistera, on assiste déjà, en effet, au mouvement pendulaire des opinions et des pratiques, qui tend à contester. ou à inverser, les excès. Ainsi peut-être de la couture ? Ainsi sûrement du libéralisme des mœurs. Déjà dans un sondage publié par le *Nouvel Observateur* en janvier dernier, on remarquait que 46 % des Français trouvaient les mœurs trop libérales (10 % pas assez) ; 76 % considéraient que le gouvernement était trop libéral avec les délinquants (4 % pas assez). Si beaucoup de tabous sexuels ont bel et bien sauté, on observe un retour très net aux sentiments dans la vie affective des couples.

Au « *La vie, c'est l'orgasme* » de Wilhelm Reich répond aujourd'hui l'humour triste de Woody Allen : « *Si la vie à deux dépend d'un orgasme, c'est qu'il ne reste rien de la vie à deux.* »

Un nouvel ordre moral ?

Depuis 1946, l'éducation des enfants a été fortement influencée par les idées et le livre de Benjamin Spock *Comment soigner et éduquer votre enfant* (vingt-trois millions d'exemplaires vendus en vingt-six langues). Mais cette éducation permissive n'a fait des enfants ni meilleurs ni plus heureux et, en 1974, Benjamin Spock a reconnu : « *Je me suis trompé, une gifle a parfois du bon.* »

La femme, ce champ des plus vives batailles de la dernière décennie, marque un début de lassitude dans cette guérilla dont elle est à la fois l'héroïne et l'enjeu. D'après le sondage publié par *F Magazine* ce mois-ci, 68 % des lectrices se sentent bien dans leur peau et 80 % déclarent avoir une vie de couple satisfaisante : on est loin de ces « *Frustrés* » qui ont fait la renommée de la dessinatrice Claire Bretécher. On est loin des femmes martyres du M.L.F.

Si l'écologie, la préoccupation de l'environnement ont désormais forcé toutes les portes, un choc en retour, là même, commence à s'amorcer. C'est ainsi que fin septembre se tiendra un grand colloque international consacré à la réhabilitation du béton. Ou que 10 % des consommateurs s'indignent qu'on fasse payer plus cher des produits dits naturels considérés comme des attrape-nigauds.

On pourrait multiplier les exemples de réactions aux grands courants de la dernière décennie, du retour à la notation scolaire à celui des cheveux courts. Mais enfin, le martinet, l'aspirateur, la tendresse et le béton ne sont pas l'apanage de la droite. En fait, ces comportements effectivement « en réaction » allument les rétro-freins d'évolutions jugées excessives ou trop rapides : ils n'annoncent guère, pour le moment, les rigueurs casquées d'un nouvel ordre moral.

Cette droite musclée qui pourrait remplacer la gauche ébranlée et méditative, c'est peut-être du côté du Bon Dieu qu'on la voit pointer le nez. L'Église s'était habituée à être contestée sur sa gauche : seule subsiste aujourd'hui une contestation de droite, et notamment celle des traditionalistes conduits par Mgr Lefebvre. Après une période post-conciliaire particulièrement active, l'Église de France semble ressentir le besoin d'une pause. Parallèlement, le glissement à gauche des électeurs catholiques, qui était apparu important aux cantonales de 1976 et aux municipales de 1977, est stoppé ou régresse pour les législatives de 1978.

Sur le plan des idées, au « *ras-le-bol* » de la gauche, le raz de marée de la droite n'a pas répondu. Certes, on a vu Louis Pauwels se lancer avec pugnacité dans l'animation du *Figaro-Dimanche*, rassembler autour de lui quelques plumes acérées et donner au supplément du *Figaro* du samedi une vigueur pamphlétaire oubliée depuis le *Candide* d'avant guerre. On voit s'agiter des revues comme *Nouvelle École* ou *Question de*, naître des groupes de « *résistance culturelle* » comme le G.R.E.C.E. (Groupe de recherche et d'étude par la civilisation européenne). Le plus souvent, on retrouve mêlé à ces initiatives ou les inspirant un écrivain de 34 ans, Alain de Benoist, qui défend sans complexe une idéologie proclamée de droite. Mais cette hirondelle suffit-elle à assurer le printemps de la Nouvelle Droite ? Rien ne l'indique.

Ce que tout indique au contraire, c'est que, dans le « remue-ménages » universel qui agite la France des idées, cette frontière de droite et de gauche sur laquelle ont combattu farouchement les intellectuels du XX^e siècle est en train de voler en éclats. D'abord parce qu'il y a eu un échange de valeurs tel que nul n'y reconnaît plus son saint. Le gauchisme inspire un nouveau romantisme, reprend le thème de la décadence, méprise les intellectuels, pratique la critique des « lumières », prône le retour à la nature : autant de thèmes empruntés à la panoplie de la droite traditionnelle. Les ambiguïtés à vrai dire viennent de loin : on s'est acharné à les gommer pour qu'apparaisse plus éclatante la césure entre la droite et la gauche. Mais qui a écrit : « *Nous sommes la sainte canaille de 1789, de 1830, de 1848, celle de la Commune, l'immortel défi du peuple à ses oppresseurs* » ? C'est Maurice Barrès, maître à penser de la droite nationaliste. Et qui a écrit : « *Le Juif est l'ennemi du genre humain. Il faut renvoyer cette race en Asie ou l'exterminer* » ? C'est Proudhon, l'un des pères les moins contestables du socialisme français...

Gauche-droite : le grand remue-ménages

L'actuelle confusion des thèmes, un livre qui paraîtra dans deux semaines aux Editions du Seuil la met spectaculairement en valeur : *Qui n'est pas de droite?* d'Harris et Sédouy. Il est révélateur, ce livre, d'abord par le trajet personnel de leurs auteurs. André Harris, fils de la gauche laïque, et Alain de Sédouy, enfant de la vieille droite monarchiste, ont bourlingué de conserve sur toutes les eaux agitées de la conscience française. Leurs livres, films, émissions de télévision titillent les malaises nationaux. Ils produisirent *Le chagrin et la pitié*, premier retour sur la vérité de l'Occupation; tournèrent le très discuté *Français, si vous saviez...* ; cheminèrent ensemble vers la gauche et publièrent deux livres sur les patrons et le P.C.

Ils découvrirent vite que leur *Voyage à l'intérieur du P.C.* avait été une duperie. « *Ils nous ont roulé dans la farine* », reconnaît André Harris. D'où la mise en chantier d'un nouveau livre destiné à circonscrire ce qui sépare la droite et la gauche sur les thèmes essentiels, par exemple en faisant répondre au même questionnaire des personnalités des deux bords. Or, en étudiant les réponses obtenues, Harris et Sédouy découvrirent que les interviewés répondaient le plus souvent la même chose : c'était le cas, notamment, pour les interviews de Jacques Attali, dirigeant du parti socialiste, et d'Alain de Benoist, philosophe de droite. Un autre livre, prévu chez Albin Michel — sous le titre : *Être de droite* —, aboutit aux mêmes conclusions au terme d'une enquête comparable. Son auteur, Jean-Pierre Apparu, après avoir interviewé soixante-cinq leaders d'opinions de toutes tendances, reste saisi par l'éclatement de la pensée et l'échange permanent de valeurs entre droite et gauche : rien de plus proche que les réponses d'un Michel Debré et d'un Jean-Pierre Chevènement, par exemple. C'est sans doute qu'au-delà des frontières idéologiques traditionnelles s'organise une nouvelle pensée sans tabous ni préjugés.

Une nouvelle pensée

On peut retracer les cheminements essentiels de cette nouvelle pensée qui se cherche. Sous le signe du bon sens reconquis, elle s'organise à travers une recherche de l'enracinement, une conquête d'autonomie, une exigence de morale et un retour au concret.

L'ENRACINEMENT. Les lendemains déchantent et le présent est oppressant. Alors, puisque « *l'avenir, c'était plus beau hier* », comme le chante Guy Béart, que « *l'avenir est en retard* », comme le proclame Gérard Guégan (c'est le titre de son prochain livre), que « *le présent ferme boutique* », comme le chante Serge Reggiani, il reste le passé à conquérir, à préserver. Pour y recueillir enfin la vérité de l'histoire et pas l'un de ces contes éveillés que barbouillent en trompe l'œil les idéologues. Pour y retrouver les signes d'identification de la vie individuelle, collective et nationale. Ce retour au passé, cette recherche des racines revêtent les formes les plus diverses, depuis la multiplication des livres de souvenirs et de témoignages jusqu'à l'invasion des livres, films, revues, émissions de télévision consacrés à l'histoire. Ce n'est évidemment pas par hasard si quatre des livres qui ont remporté le plus grand succès de librairie ces dernières années furent *Au plaisir de Dieu*, de Jean d'Ormesson ; *Le cheval d'orgueil*, de Jakez Helias ; *La nostalgie n'est plus ce qu'elle était*, de Simone Signoret, et *La Billebaude*, d'Henri Vincenot : quatre témoignages passionnants dans leur diversité sur la France du XX^e siècle vécue dans la profondeur de sa sensibilité. Ce que disent les rescapés des systèmes totalitaires, c'est que le mensonge, le « gommage » ou le dérèglement de l'histoire constituent la perversité première de la tyrannie. A leur manière, parfois futile, les Français ont choisi de fuir le mensonge et le déracinement en ramassant à grandes brassées les rameaux épars de leur mémoire collective.

L'AUTONOMIE. L'évocation des grands paradis collectivistes, la réalité d'une nation abusivement centralisée, le besoin de retrouver une réalité à échelle humaine ramènent le Français vers les petites dimensions, l'autonomie, voire la solitude. Ainsi prospèrent dans une apparente incohérence les communautés locales, l'esprit régional ou provincial, la vie associative (24 000 associations créées en 1976 contre 12 000 en 1964), le goût des villes moyennes et des maisons individuelles. Beaucoup d'actions d'ordre civique, para-politique (actions écologiques, radios libres) sont animées par des « autonomes » qui refusent les allégeances mais aussi la

marginalisation. Partout naissent de nouvelles petites entreprises, révélant un sens nouveau de l'initiative et le goût de l'innovation. Sur les petites scènes — et parfois sur les grandes — s'épanouit le *one man show*, où, après Coluche, Rufus, Jacques Villeret, Bernard Haller, des comédiens réchappés de la discipline contraignante des troupes viennent dire leur propre texte et prendre les risques à leur compte. Beaucoup d'ex-révolutionnaires de mai 68 ont abandonné tout goût de l'action collective, tel Jean-Edern Hallier qui proclame : « *La rébellion individuelle est un devoir culturel et le romantisme quotidien est la dernière conduite possible.* »

LA MORALE. Le rejet du politique comme ordonnateur des fins dernières est général. Au-dessus ou à côté de la science, au-dessus du politique, il doit y avoir autre chose qui donne un sens à l'action, la justifie, lui redonne sa dimension humaine : une foi, une ambition, un idéal. Disons, pour simplifier, une morale. Les savants sont de plus en plus nombreux à rejeter l'idée que la science pourrait constituer l'*alpha* et l'*omega* de la pensée. Le professeur de médecine Jean Hamburger évoque, pour la ridiculiser, la suggestion d'Auguste Comte d'étiqueter la morale comme la « science numéro sept » et rappelle que la science n'est que curiosité, découverte, connaissance : d'autres valeurs doivent décider de l'usage que l'on fait de cette connaissance. En politique, on voit revenir au grand galop l'influence d'Albert Camus, « *Camus, rappelle Bernard-Henri Lévy, c'est le politique soumis à l'éthique. La seule forme d'engagement valable, c'est de s'engager dans l'histoire en considérant que la morale doit juger l'histoire.* »

Ce sont de telles préoccupations qui ont conduit, en juin dernier, à la création du C.I.E.L. (Comité des intellectuels pour l'Europe des libertés), où l'on a retrouvé réunis des hommes aussi divers que Louis Pauwels, Philippe Sollers, Arrabal, Jean-Marie Domenach, Ionesco, Raymond Aron, Emmanuel Le Roy Ladurie, Jean-François Revel, et bien d'autres intellectuels que les guerres des salons parisiens ont longtemps opposés. « *Ensemble, nous sommes arrivés à la conclusion, précise Domenach, que la culture ne doit plus jamais servir de marchepied au totalitarisme.* »

De leur côté, les catholiques français cessent de se passionner pour les réformes de structures (tel le statut des prêtres) afin de s'interroger essentiellement sur la foi. Le mouvement qui s'est le plus développé ces dernières années est le mouvement charismatique, tout entier tourné vers la prière. Dans *Esprit* d'octobre 1977, Jacques Julliard dénonce « *la prétention insensée des partis politiques à se comporter comme des ordres spirituels* ». L'assujettissement au politique est rejeté sur le plan des fins dernières. Il l'est aussi au nom du concret.

LE CONCRET. Le retour au réel, le pied de nez aux idées - reçues, le courage de retourner vérifier la réalité des choses au lieu de brasser les mots et les idées, voilà le changement fondamental de la « nouvelle pensée ».

Si les « nouveaux philosophes » ont occupé l'estrade ces derniers temps, dans d'autres secteurs, des chercheurs ouvrent dans l'ombre des voies à la réflexion. C'est le cas, par exemple, des « nouveaux historiens », dont certains (Georges Duby, Pierre Chaunu, Emmanuel Le Roy Ladurie) ont atteint une sorte de célébrité. Collant à la matérialité des archives énormes qu'ils explorent, ils mettent au jour une nouvelle réalité historique. Bien que souvent de gauche (comme on disait naguère), ils affirment l'indépendance de leur recherche : laissant les idéologues exalter le sens de l'histoire, ils se refusent à flécher le parcours.

Dans une ombre plus épaisse, voici que surgissent maintenant les « nouveaux économistes », rassemblés autour de leur chef de file, Jean-Jacques Rosa, professeur à Paris. Ils ouvrent cette semaine, à Aix-en-Provence, leur première université d'été sur le thème « *La science économique existe-t-elle ?* ». Oui, répondent-ils : ils veulent réhabiliter cette science contestée en lui rendant son efficacité opérationnelle, en pratiquant un libéralisme authentique et concret, hors des schémas théoriques qui pervertissent si souvent la réflexion économique.

Devra-t-on parler aussi de « nouveaux sociologues » ? L'un des événements de cette année fut la publication du *Fait féminin*, un livre où Evelyne Sullerot rapporte les travaux sur la femme de trente généticiens, anthropologues et historiens. D'un seul coup, ce furent des montagnes d'idées reçues qui s'écroulèrent. En partant de cette autre idée fort simple, confirmée par la recherche scientifique : c'est que la femme dans sa conformation biologique est différente de l'homme ! Beaucoup de comportements féminins, découvre-t-on, ne sont imposés ni par une « société méchante » ni par des « hommes exploités », mais découlent d'inégalités biologiques et de dispositions héréditaires. Ce fut un sacré pavé dans la mare aux canards que ce retour aux faits scientifiques après dix ans de phraséologie théoricienne sur la condition du deuxième sexe. La démarche d'Evelyne Sullerot est ici exemplaire de la révolution actuelle de la pensée. Elle est pragmatique, et non destinée à confirmer une théorie préalable. Elle est empreinte d'esprit de modération et d'ouverture : elle n'exclut rien des diverses explications possibles. Elle progresse non en inventant de nouvelles hypothèses, mais en modifiant la méthode de raisonnement : c'est ce vers quoi tend toute nouvelle recherche scientifique sérieuse. Il n'est pas négligeable

que cet exemple important vienne de la sociologie, discipline singulièrement ravagée, au premier rang des sciences humaines, par les bulldozers de la bigoterie marxo-moderniste.

Mais le virage est pris. Michel Crozier, directeur du Centre de sociologie des organisations, qui s'acharna, parfois solitaire, à une recherche non partisane, constate l'évolution des enseignants, et celle des étudiants. « *Ils viennent maintenant nous demander qu'on leur " apprenne des choses"* », raconte-t-il. *Certains m'ont même dit, en souriant : " Nous avons besoin d'un lavage de cerveau ! "... »*

Un lavage de cerveau

Ce salutaire lavage de cerveau, le monde de la pensée tout entier en est menacé, si profonde est la remise en question des évidences de naguère. Par exemple, il était admis, depuis Jean-Jacques Rousseau, que les hommes naissent égaux. Or les dernières découvertes de la génétique, renforcées par les études de certains laboratoires de pédagogie, tendent à prouver que l'intelligence serait, dans une large mesure, héréditaire. Ce n'est pas le milieu mais la carte chromosomique qui engendrerait les différences individuelles. Les hommes naîtraient originaux et inégaux. Ce serait, si elle est confirmée, une découverte majeure qui met en question, par exemple, tout le système égalitaire de l'enseignement.

Il faut s'apprêter à affronter de telles évolutions. Voici le moment où apparaissent, comme le proclame le titre du livre de René Girard, « *des choses cachées depuis la fondation du monde* ». Voici que sonne l'heure de « *la révision des idées dominantes en France* », à laquelle s'attaque le dernier livre, prophétique, de Jean Fourastié. L'homme constate que la grille qu'il avait posée sur le monde ne décrypte pas le mystère de l'univers et ne maîtrise pas la conduite de l'humanité. Il lui faut inventer une autre approche de la réalité et une autre manière de raisonner.

C'est peut-être ce qu'annonce le formidable bric-à-brac d'aujourd'hui, où se télescopent les mutations les plus diverses. Pour le moment, c'est vrai, ce qu'on remarque le plus, sur le sable du désenchantement, ce sont les carcasses des idoles abandonnées, les débris des statues déboulonnées, les vestiges des idéologies dévastées. Mais souvenez-vous... Quand il s'attelle à cet extraordinaire effort de clarification qui va bouleverser la pensée, quand il commence son *Discours de la méthode*, Descartes, d'abord, fait table rase : « *Je jugeai que tout le reste de mes opinions, je pouvais librement entreprendre de m'en défaire.* »

Plus tard, Paul Valéry, lapidaire, dira : « Otez toutes choses, que j'y voie. »

Pourquoi cette grande lessive des idées en France ? Peut-être pour y voir mieux.

Pierre Billard